

*« Personne n'est libre,
même les oiseaux sont enchaînés au ciel. »
Bob Dylan*

Les cloches résonnent encore du dernier coup de dix-huit heures.

Comme tous les soirs, Jean-Philippe arrive devant le long mur de pierre. Il le suit sur une dizaine de mètres, et se retrouve face à une grande grille en fer forgé. Le temps est radieux pour une soirée de fin d'été. Les rayons de soleil s'infiltrèrent entre les barreaux, réchauffent délicatement chaque petite parcelle de peau découverte sur leur chemin. Jean-Philippe ferme les yeux, pour mieux savourer l'instant. Il prend une profonde inspiration.

Une légère brise souffle dans son dos et entraîne quelques feuilles fraîchement mortes dans une élégante danse autour de lui. Ses cheveux tentent tant bien que mal de se laisser emporter dans cette valse, mais ils restent désespérément rivés à son crâne. Jean-Philippe se rappelle qu'il n'a toujours pas pris rendez-vous chez le coiffeur. Il serait peut-être temps.

Au-dessus de lui, les oiseaux profitent des bourrasques pour s'exercer à leurs ballets aériens. Moineau, corbeau, mésange, pinson, moineau de nouveau, leurs chants vibrent de tous les côtés, c'est une véritable symphonie en trois dimensions, rythmée par le seul bruissement du vent dans la végétation.

Dans une nouvelle inspiration, Jean-Philippe reconnaît les parfums des sous-bois qu'il vient de traverser, la senteur humide des feuilles qui commencent à se décomposer au sol, de doux effluves de champignons, une odeur légèrement âcre également, dans le fond de l'air, peut-être le fumier épandu par un paysan dans un champ au loin.

Dix-huit heures et une minute.

Jean-Philippe rouvre les yeux, un grand sourire aux lèvres. S'il y a un moment dans la journée où il peut prétendre se sentir libre, c'est bien celui-ci. Même si libre, c'est un bien grand mot. Libre. On est toujours prisonnier de quelque chose. De son corps, de la gravité, de l'administration. De la vie. On ne peut que se contenter d'évoluer dans les limites qui en découlent, comme un cheval dans son pré, un poisson dans son lac, un oiseau dans sa volière. Avec pour seules barrières le temps, les lois, les normes sociales, l'espace.

Jean-Philippe pose la main sur la poignée du portail, l'ouvre lentement, en franchit le seuil. Une fois passée cette grille, toutes les contraintes du monde semblent s'évaporer. Le regard des autres, le défilement trop lent des jours et celui trop rapide des années, les factures à régler, les lettres *PQ* soulignées quatre fois sur sa liste de courses parce que même la pile de magazines à côté du trône approche de sa fin et que

ce week-end il faudrait vraiment qu'il pense à en racheter. Mais une fois de l'autre côté de la barrière, tout cela n'a plus la moindre importance. Il n'y a plus que lui. Lui, et ses amis les plus proches.

— Bonjour Joseph ! Comment ça va aujourd'hui ? Bien dormi ? La nuit n'a pas été trop fraîche ?

Pas de réponse. Joseph n'a jamais été un grand bavard. Pourtant, de la part de quelqu'un toujours installé au plus près du portail, aux premières loges pour voir tout le monde passer, on aurait pu s'attendre à un caractère plus extraverti, plus causant. Ce n'est pas le cas de Joseph. Le fait qu'il y ait de moins en moins de passage n'y est certainement pour rien : il est comme ça, voilà tout. Jean-Philippe ralentit à peine sa marche pour sourire à son ami, et continue d'avancer.

— Ah, les Grandet ! Toujours ensemble, ceux-là ! Ça fait plaisir de voir une famille aussi fusionnelle !

Mais pas plus loquaces. Ici, personne ne l'est vraiment. D'une certaine manière, cela contribue beaucoup au bien-être que Jean-Philippe éprouve en ce lieu. Le calme de ses camarades, et celui de l'environnement. Cette quiétude. Et le grand cèdre, aussi. Cet arbre gigantesque qui trône à une vingtaine de mètres du portail. Cet arbre dont les branches longues et tortueuses couvent d'une douce ombre ceux qui viennent y chercher abri. Cet arbre dont la cime s'élève si haut qu'elle semble porter la voûte céleste, donnant l'impression que nuages et étoiles sont une fresque de plafond digne de la chapelle Sixtine. Jean-Philippe s'arrête un instant pour perdre son regard dans cette immensité. Il ne se lasse jamais de la sensation de paix que ce cèdre lui procure. Il ferme les yeux,

reprend une longue inspiration, puis le cours de sa marche.

— Madame Favier ! Monsieur n'est toujours pas rentré ? Il ne faut pas vous faire trop de mouron, vous savez. Il finira bien par arriver. Il ne va pas rester parti éternellement.

Il continue d'avancer, lançant des *salut* à droite, des *bonjour* à gauche, des *ça va* derrière. Il n'y a pourtant pas tant de monde que ça. Une quarantaine de personnes. Cinquante, tout au plus. Mais Jean-Philippe les connaît toutes personnellement, pour avoir partagé de nombreux moments avec chacune d'entre elles. Cela fera bientôt cinq ans qu'il les fréquente, qu'il vient à leur rencontre tous les soirs. Rien ne lui ferait rater ce moment. La pluie, le froid, le vent, l'orage : même si tous les éléments s'unissaient pour le repousser, il sait que le grand cèdre sera là pour les protéger. Alors forcément, depuis toutes ces années, cela a fini par nouer des affinités particulières.

— Jacques... Jacques... Ce cher Jacques ! Désolé de vous avoir fait attendre comme ça. Je suis désolé, ça fait un bail que je n'ai pas pris le temps de venir vous voir. Mais c'était pour la bonne cause ! Je vous cherchais un petit cadeau. Et je l'ai trouvé hier, figurez-vous ! J'espère qu'il vous plaira.

Jean-Philippe s'assied sur un banc, juste à côté de Jacques. Il pose son sac à ses pieds, et en sort un livre.

— J'ai choisi un livre un peu long, cette fois-ci. *Au Revoir là-haut*. Je viendrai vous le lire en plusieurs fois, ça donnera l'occasion de passer un peu plus de temps ensemble. Ça parle de votre Guerre.

Il ouvre le livre. Démarre la lecture, à voix haute.

« *Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt*

étaient tous morts depuis longtemps. De la guerre, justement. Aussi, en octobre, Albert reçut-il avec pas mal de scepticisme les rumeurs annonçant un armistice. »

— C'est bizarre, mais j'ai l'impression que pour ma génération, la Grande Guerre n'a connu que des morts, pas de survivants. Alors qu'il y a bien des gens comme vous qui ont réussi à la traverser. Ça a dû vous faire drôle, d'ailleurs, quand vous avez appris que ça allait enfin se terminer, après tout ce que vous avez subi pendant ces quatre longues années.

Il reprend la lecture. S'interrompt de temps à autre, pour faire une remarque sur la vie dans les tranchées, poser une question sur ce qu'on ressent pendant un assaut. Il finit le premier chapitre. Enchaîne avec le second, qu'il achève de la même manière. Referme le livre.

— Bon, je vais devoir rentrer, il commence à faire sombre. Fichue saison, ça file toujours le cafard de voir les jours raccourcir comme ça. Pardon, je suis mal placé pour me plaindre. Surtout après avoir lu le début de ce bouquin. On vit quand même mieux qu'en 1918 ! Mais bon, quoi qu'il en soit, je vais devoir arrêter la lecture pour ce soir. On reprendra la semaine prochaine, si ça vous va !

Il pose un dernier regard sur le vieux Jacques. Se lève, repart vers le portail. Au passage, il souhaite une bonne nuit à tous ceux qu'il croise. Arrivé à la grille, il referme derrière lui. Par habitude. C'est plutôt pour empêcher la liberté de s'enfuir que pour éviter une quelconque intrusion.

Ce n'est pas comme s'il y avait beaucoup de monde qui risquait de venir perturber la vie de ce petit cimetière de campagne.

Jour 1

Enfin libre.

Je viens de poser ma valise dans un petit appartement à la campagne. Un petit deux pièces dans un village en rase campagne. Au milieu du bourg, au-dessus d'une ancienne école, fermée depuis bien longtemps. Un ancien logement de fonction, visiblement. Depuis mes fenêtres, champs, montagnes et forêts s'enchaînent à perte de vue. On compte plus d'animaux que d'humains dans les parages – et pourtant, même les pâtures semblent à l'abandon.

Je sors mon ordinateur de sa housse, le pose sur le bureau près de l'entrée. Souris. C'est exactement le lieu qu'il me faut. J'ai besoin de couper, de m'isoler, loin du monde, des gens, de l'agitation. De mes habitudes. De toutes les contraintes que je me suis bêtement imposé dans ma vie citadine. Je compte sur cette escapade pour retrouver enfin l'inspiration qui me manque dans l'écriture de mon prochain roman.

Le temps que ma machine se mette en route, je jette un regard sur mon nouveau salon. J'avais imaginé n'y trouver

que le mobilier minimal – une minuscule table carrée, deux chaises, une étagère vide. Ça m'aurait suffi : je ne suis pas venu en quête de confort. Au lieu de ça, je découvre un superbe fauteuil en cuir, jouté d'une table de chevet en bois ouvragé et d'une petite lampe de lecture, face à une immense bibliothèque garnie de livres.

En me remettant les clés, l'adjoint du maire m'a expliqué, un peu gêné, que l'ancien locataire était parti sans la moindre explication, laissant derrière lui l'essentiel de ses affaires – des vêtements, de la vaisselle et quelques bibelots, avais-je naïvement pensé. Il m'a proposé de débarrasser la place, si je pouvais accepter un délai de quelques jours. Grand bien m'a pris de refuser son offre ! Je me retrouve ainsi entouré de bouquins, en me disant que ça rendra l'environnement encore plus propice à la création.

Ma curiosité étant plus forte que ma motivation, je laisse l'ordinateur chauffer tranquillement dans son coin, et je vais fouiller parmi les livres de l'ancien occupant. J'en attrape un au hasard. Le découvre couvert d'annotations, écrites en pattes de mouche. Je saisis un second ouvrage. Mêmes griffonnages. Un autre, encore, et encore. Tous barbouillés de notes, cornés en de multiples pages, décorés de post-it.

Je prends une brassée de bouquins, les emmène à côté du fauteuil où je m'installe confortablement.

L'écriture attendra.

En bon passionné de littérature, je suis avide de découvrir tout ce que mon prédécesseur dans cet appartement a bien pu penser de ses lectures, et curieux d'essayer de deviner qui il était à travers ses goûts et dégoûts littéraires.

— Pfiou, il fait un froid de canard, aujourd’hui. On se croirait déjà en hiver ! J’espère que vous êtes bien couverts, là-dessous...

Mi-Septembre. Jean-Philippe passe la grille du cimetière, un bouquet de bruyère à la main et un bonnet de laine sur la tête.

— J’ai apporté quelques fleurs. Ça aura l’air un peu plus gai, comme ça.

Il fait le tour des différentes tombes. Ramasse les quelques branches mortes et déchets déposés par le vent, les emporte à l’extérieur pour les jeter dans la benne communale.

À son retour, il se dirige directement vers le coin opposé à l’entrée, où il s’arrête face à une stèle couverte de lierre. Un large pan de la pierre tombale s’est détaché, de nombreuses décennies auparavant. Ne demeurent visibles que l’année de naissance, 1896, et les deux premières lettres d’un nom ou d’un prénom, JE. Jean-Philippe lève les yeux vers cette inscription et pousse un soupir. Il enlève son bonnet, le glisse dans une poche de son blouson. Passe une main dans ses cheveux. En sentant le début de calvitie à l’arrière de son

crâne, il réalise que la vieillesse le cueille. Trente-quatre ans, c'est pourtant tôt.

— Eh oui. Le temps passe. Pour les vivants comme pour vous. On vieillit. On s'use. Et un jour, on finit par disparaître complètement. Par ne plus exister aux yeux de personne. Comme pour toi, mon vieux Jeannot.

Il tend la main vers les dernières lettres visibles sur la pierre, les caresse du bout des doigts.

— Tu permets ?

Il s'accroupit, balaye de la main les feuilles mortes de cette tombe anonyme pour en dégager un coin et s'y asseoir. Il sort de son sac une lampe frontale et un livre. *Le Pingouin*, d'Andreï Kourkov, un auteur ukrainien. Il le tend vers la pierre tombale, comme pour montrer à son ami de quoi il s'agit.

— Tu te souviens ? C'est autour de ce bouquin-là qu'on s'est connus, toi et moi.

Le souvenir de sa première lecture lui arrache un sourire. Il avait pris ce livre au hasard dans la librairie, en vitesse, pour ne pas se retrouver confronté à la libraire qui s'approchait de lui, certainement dans l'intention de lui prodiguer des conseils. En lisant la quatrième de couverture, le soir, il avait découvert le sujet. Un homme qui vit seul avec un pingouin ; on lui propose un boulot consistant à écrire les nécrologies de personnes encore vivantes. Jean-Philippe avait apprécié ce récit, loufoque, mais offrant à la fois une profonde dimension psychologique et politique. Surtout, cela lui avait donné l'idée d'imaginer lui-même le passé de ses amis, de tous les résidents de ce cimetière. De reconstruire ces existences tombées dans l'oubli.

Il ouvre le livre. Allume sa lampe frontale, l'installe sur son front, et l'oriente pour éclairer au mieux les pages. Il se racle la gorge.

« Début de soirée. Cuisine. Obscurité. Une simple coupure de courant. Dans le noir, on entend les pas lents de Micha, le pingouin. Il est là depuis un an. À l'automne dernier, le zoo a offert ses pensionnaires affamés à tous ceux qui voudraient bien les entretenir. Justement, Victor se sentait seul depuis que son amie l'avait quitté, une semaine auparavant. Il y est allé et a choisi un manchot royal. Mais Micha a apporté sa propre solitude, et désormais, les deux ne font que se compléter, créant une situation de dépendance réciproque plus que d'amitié. »

— Ça me fait penser à nous, d'une certaine manière. Tu ne trouves pas ?

Jean-Philippe pousse un long soupir. L'amour. L'amitié. La solitude.

— Tiens, demain, c'est samedi. Tu sais à quel point je déteste les samedis. C'est le jour où je dois aller en ville.

Il lève les yeux vers le grand cèdre. La fine couche de givre qui en recouvre les branches contraste avec la noirceur de l'écorce humide. Il apparaît encore plus grand, plus majestueux.

— Le seul point positif, c'est que j'en profiterai pour rapporter des nouveaux livres. J'ai promis à Madame Bonsecours de lui trouver une belle histoire d'amour. Elle aime bien les romances.

Il baisse le regard vers ses pieds. De la pointe de la chaussure, il gratte le sol, creuse des sillons entre les

gravillons. En surface, les cailloux ont une teinte plus claire qu'en dessous. Du plat de son autre semelle, il rebouche la trace tout juste marquée. Creuse à nouveau. Rebouche. Tous les graviers ont la même teinte grisâtre, à présent. Il passe la main sur sa nuque, la masse nerveusement.

— J'aime pas les samedis.

Samedi, onze heures.

Jean-Philippe rentre dans la grande librairie du centre-ville. Il y a beaucoup plus de monde que d'habitude. C'est la période des prix littéraires : les gens se ruent sur ces quelques livres présélectionnés, avides de goûter à ce Graal de la littérature contemporaine, de s'offrir un semblant de culture et le loisir de se vanter d'avoir lu le Goncourt – même s'il s'agit de leur seule lecture de l'année. *Quelle hypocrisie*, pense-t-il.

Il se dirige rapidement vers le rayon où sont rangées les romances.

— Vous avez besoin d'un conseil ?

Le corps de Jean-Philippe se tend, comme s'il venait d'être surpris en train de déchirer les pages d'un livre ou d'y tracer des dessins obscènes au marqueur. Il ne l'a pas entendue arriver, celle-là. En se retournant vers la libraire qui s'est adressée à lui, il sent la sueur perler sur sa tempe.

Il se retrouve face à elle. Une femme d'une cinquantaine d'années. Petite. Mince. Cheveux courts. Lunettes sur le front. Gros collier en toc. Décolleté laissant entrevoir une peau fripée et trop bronzée. Faux sourire de vendeuse accroché aux lèvres. Petits yeux porcins fixés sur lui. Pas de doute. Il va devoir l'affronter.

— J... J... Je ch...

Le problème, c'est que Jean-Philippe est bègue. Il est incapable d'articuler correctement lorsqu'il s'adresse à quelqu'un.

— Je ch... J... Je cher...

Les mots sont là, pourtant. Juste derrière la bouche. Jean-Philippe les sent bien. Il sait parfaitement ce qu'il veut demander. Il cherche une belle histoire d'amour, pour une amie âgée, qui a toujours vécu seule.

Oui, les mots sont là, mais ils ne sortent pas.

— Je... Je ch... Je cherche un...

— Vous cherchez un livre ? Vous êtes au bon endroit, monsieur ! C'est une librairie ici !

Dans sa réponse, le sourire commercial s'est transformé en sourire narquois, moqueur. *Connasse*, pense Jean-Philippe.

— Et il vous faut quoi, comme livre ? Policier, Science-fiction, Aventure, Jeunesse ?

Sa voix railleuse et nasillarde lui agresse les tympans. Comment en finir au plus vite avec elle ?

— Un r... Un r... Ro...

Incapables de franchir la bouche de Jean-Philippe, les mots s'entassent, s'amoncellent dans sa gorge comme les voitures au péage un dimanche de fin de vacances. Ils y deviennent vite tellement nombreux qu'ils cherchent d'autres issues où s'évacuer, remontent vers ses joues qui se mettent à rougir, descendent vers son cœur dont le rythme s'accélère, essaient tant bien que mal de s'extraire par le moindre pore de sa peau, mais seules sortent de fines gouttelettes de sueur. Il ne reste que les yeux pour tenter d'exprimer ce qu'il souhaite.

— Un ro...

Mais lorsque les mots atteignent les yeux, les larmes commencent à poindre. Des larmes de honte. D'impuissance. De colère. Et comme à chaque fois qu'il doit s'exprimer face à quelqu'un, Jean-Philippe finit par fermer les paupières pour cacher ce qu'il ressent, puis par respirer plus profondément pour tenter de se calmer.

— Un ro... Un r... Un roman d'a...

Face à lui, la libraire affiche son impatience. Ses sourcils se haussent. Sa tête s'incline légèrement vers la droite. Ses doigts se crispent. Ses lèvres se pincet.

— Un roman de quoi, alors ? Parce qu'on en a plein, des romans, ici ! Policier ? Aventure ? Amour ? Action ?

Jean-Philippe hoche la tête.

— Oui ? Oui quoi ? Roman d'action ?

Il secoue la tête. Ferme les yeux. Les personnes comme elle le mettent encore plus mal à l'aise. Plus les gens essaient de deviner la suite de ses phrases, moins il parvient à les articuler. Les morts, eux, ont le bon goût de ne jamais l'interrompre. De ne jamais le mettre dans de telles situations de tension. Sans le regard des autres et leur jugement, tout est beaucoup plus facile.

— D'amour, alors ?

Nouveau hochement de tête.

— O... Oui. C... C'est... C'est... C'est p...

Pour certains bégues, la prononciation peut s'améliorer avec le temps. Pas pour Jean-Philippe. En une trentaine d'années, son bégaiement n'a fait que s'accroître. Dans ces échanges qui n'ont jamais l'occasion de devenir de véritables

discussions, chaque phrase qu'il souhaite exprimer semble mettre des heures avant d'éclorre enfin. Mais face à l'impatience que montrent tous ses interlocuteurs, ces heures donnent pourtant l'impression de défiler à une vitesse folle, tant le stress qu'elles génèrent est intense.

— C'est p... C'est pour une d... Une da... Dame...

— Ah, très bien alors, j'ai ce qu'il vous faut ! Toutes les dames qui viennent nous voir ont acheté celui-là, vous verrez, c'est parfait !

Elle lui met dans les mains un exemplaire de *Cinquante Nuances de Grey*.

— Je suis sûre que ça lui plaira ! Et si vous souhaitez un paquet cadeau, vous verrez ça au passage en caisse. Bonne journée, monsieur !

Jean-Philippe reste coi. Il la regarde partir, à la fois soulagé et ahuri. Il baisse les yeux, fixe benoîtement le livre qu'il tient. *Cinquante Nuances de Grey*. Pour Madame Bonsecours. Mais bien sûr.

Il sent une grosse goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Pousse un long soupir. Ferme les yeux. Il n'a plus qu'une envie : partir. Au plus vite. Fuir les gens, rentrer chez lui, au calme. Pas la force de choisir un autre livre. Tant pis, ce sera *Cinquante Nuances de Grey*. Il fera en sorte de trouver mieux la prochaine fois.

— Jean-Philippe ! C'est à cette heure-là que t'arrives ?

D'un samedi à l'autre, les semaines se suivent et se ressemblent. Enfin, presque. En temps normal, Jean-Philippe gare son camion dans la cour de la scierie entre dix-sept heures et dix-sept heures trente, dépose les clés dans l'Algeco qui sert de bureau au patron, remplit un papier pour confirmer le contenu de son chargement, puis il est libre de disposer de sa soirée. Mais ce soir-là, exceptionnellement, il rentre avec plus d'une heure de retard.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? Tu t'es arrêté en chemin pour dire bonjour à quelqu'un ? Vu comme tu parles, c'est bien le temps qu'il te faudrait pour commander un café, tiens !

Le chef n'est pas content. Du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, bien à l'abri derrière son épaisse moustache noire, il toise son employé bègue. Pour une fois qu'il a une occasion de lui faire un reproche !

Après avoir mis les clés à leur place, Jean-Philippe se dirige vers la grande carte de la région accrochée derrière le bureau. Il pointe son index sur le tracé d'une route, et le fait glisser le

long de celle-ci jusqu'à traverser la préfecture du département.

— Ah oui, c'est vrai, t'étais à Saint-Vincent, t'as dû rentrer par la vieille nationale. Un vendredi, en plus, c'est sûr que ça devait pas rouler très bien...

Jean-Philippe est chauffeur de grumier. Il transporte des arbres, depuis la forêt où ils sont abattus jusqu'à la scierie qui l'emploie. Les arbres, comme passager, c'est ce qu'il y a de plus tranquille. Et puis il a la chance de travailler dans une région boisée : ses déplacements se font rarement dans un rayon de plus de cent kilomètres autour de la scierie. Il n'a donc pas à subir tous les aléas de ses confrères chauffeurs poids-lourds habitués à découcher. À part pour cette vieille nationale, qui oblige à traverser toute la zone industrielle et commerciale de la principale ville du coin, et a tendance à rallonger les temps de trajet.

— Vivement qu'ils nous construisent ce putain de contournement, quand même...

Les élus locaux ont bien conscience du problème posé par cette route. Un projet d'autoroute est à l'étude depuis des années, pour permettre à la fois de désengorger la préfecture, et également de la désenclaver, d'en faciliter l'accès depuis d'autres grands axes. Autrement, l'autoroute la plus proche se situe à une heure de trajet. Une heure et dix minutes, avec la nouvelle réglementation sur la vitesse.

— Tout ce qu'on leur demande, à la région, c'est d'arrêter de tergiverser et de faire ça vite ! Et pas devant chez moi, tant qu'à faire...

Mais l'opinion publique est partagée. Oui, bien entendu, les habitants du coin veulent voir leur capitale respirer à nouveau.

Et de même, ils veulent voir cesser l'exode rural. Personne ne se réjouit de regarder les jeunes partir étudier et travailler ailleurs. Ni les familles, ni les employeurs. Sauf que personne ne veut voir passer une autoroute et des poids-lourds sous ses fenêtres, et peu de communes ont aujourd'hui accepté les tracés proposés.

— Allez, va, reste pas planté là, rentre chez toi. À lundi !

Et ce soir, Jean-Philippe aura tout juste le temps d'aller dire bonjour à ses amis. À peine celui de leur lire quelques pages.

Samedi. L'automne s'est installé, la ville devenue plus calme, et la librairie déserte. Ce serait presque le paradis pour Jean-Philippe ! Cela lui laisse le temps de flâner dans les rayons sans se sentir dérangé, de se perdre dans les quatrièmes de couvertures sans craindre l'inconvenant secours d'une libraire, peut-être même de feuilleter quelques pages si l'envie lui en prend.

C'est que cette fois-ci, il cherche un livre pour Pierrot. Pierrot Lafargue. Un homme enterré seul, à l'écart des autres. Pour un ami comme ça, il faut des lectures particulières. Surtout après le dernier choix qu'il lui avait fait subir, et qui s'était révélé assez décevant. *La Lettre oubliée*, de Nina George. Pourtant, le synopsis avait l'air alléchant : un vieux libraire vend des romans comme on vendrait des remèdes pour vivre mieux. Jean-Philippe s'était dit qu'un livre comme ça pourrait peut-être aider Pierrot à vaincre sa solitude. Mais non. Lui-même s'y était ennuyé. Les bouquins non plus ne peuvent pas plaire à tout le monde...

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, il s'est résolu à passer un

peu de temps sur place dans la librairie, pour être bien sûr de son achat. Il s'est rendu dans le rayon littérature étrangère, qui semblait encore plus désert que les autres, et a commencé à feuilleter au hasard tout ce qui lui tombait sous la main.

C'est caché derrière un roman de Gabriel Garcia Marquez qu'il la voit arriver. *Et mince, on ne peut donc jamais être tranquille*, se dit-il.

Grande. Brune. Cheveux ramenés en arrière, dans une simple queue de cheval. Vêtements amples et colorés. Quelques traces de terre sur le bas de son pantalon. Un trou sur la pointe de sa basket droite, laissant entrevoir une chaussette jaune.

— Pardon.

Elle attrape un livre juste devant lui. *Amor*, d'Isabel Allende, avec une couverture représentant un couple nu enlacé. *Parmi les millions de livres qu'il y a dans une librairie, il fallait que ce soit celui-là !* Jean-Philippe fait un pas de côté. La regarde en coin, sourcils froncés. Elle est en train de sourire, en regardant l'image. Ça creuse une petite fossette juste au-dessous de sa pommette. *Comme Anna...*

Il soupire. Replonge ses yeux dans ses pages. *Qu'est-ce-que j'étais en train de regarder, déjà ?* Il referme le livre pour voir ce dont il s'agit. *Cent ans de solitude*. Il pousse un second soupir en le reposant sur l'étagère, puis s'en va quelques mètres plus loin, pour se réfugier derrière le premier titre de littérature asiatique qui lui passe sous la main, en faisant mine de s'y intéresser. Il lève à nouveau les yeux, lance un autre coup d'œil en coin, en direction de l'intruse, et le détourne immédiatement en remarquant qu'elle l'observe aussi. *Elle est*

belle... Et moi, de quoi j'ai l'air ? Il replonge les yeux sur l'ouvrage entre ses mains. *Tristesse et beauté*, de Kawabata. Il secoue la tête, de dépit. Le repose à sa place. Sursaute en remarquant la femme tout près de lui, en train de tendre le bras pour attraper un autre roman. Elle le sort lentement de son rayon, en cherchant du regard les yeux de Jean-Philippe. Ceux-ci viennent se poser sur le titre du livre qu'elle tient. *Parlez-moi d'amour*, de Xinran, un auteur chinois.

Gêné, Jean-Philippe laisse tomber son Kawabata sur une pile de bouquins, se baisse aussitôt pour le récupérer, saisit le premier objet que ses doigts rencontrent, et se relève en le tenant instinctivement devant lui comme un bouclier. Elle laisse échapper un éclat de rire cristallin, et, d'un léger hochement de tête, elle l'invite à regarder l'ouvrage fermé entre ses mains. *Le livre d'un homme seul*, de Gao Xingjian. Dans sa confusion, il n'a même pas remarqué qu'il avait ramassé le mauvais livre... Il ferme les yeux. Sent la pointe de ses joues rougir. Repose délicatement son bouquin, et s'enfuit plus loin, dans un coin du rayon, en tournant le dos à la femme.

Derrière lui, il la devine en train de s'approcher. L'instant d'après, il aperçoit un bras passer par-dessus son épaule pour venir prendre un livre sur l'étagère « Auteurs scandinaves ». *Je ferai de toi un homme heureux*, de Anne B. Ragde. Jean-Philippe se prend la tête entre les mains, ne sachant ni comment s'enfuir, ni comment simplement disparaître.

— Vous cherchez un livre en particulier ?

Sa voix à elle. À une dizaine de centimètres derrière son oreille droite. Une voix d'une infinie douceur, presque un murmure. Il en frissonne.

— J... J... N... N... N...

La femme se penche sur son côté, pour apparaître dans son champ de vision. Il regarde ses pieds. Il ne frissonne plus. Il tremble.

— J... N... N... J...

Elle pose une main sur son épaule. La sensation est chaude, tendre. Réconfortante. Le corps de Jean-Philippe se calme, comme si ce contact aspirait toutes ses craintes, toutes ses douleurs.

— Tout va bien.

Il ne s'agit pas d'une question. Elle ne lui demande pas s'il a un problème. Elle murmure juste les mots qu'utiliserait une mère pour apaiser les peurs de son enfant.

— Je m'appelle Maud. Et vous ?

Toujours cette même tendresse dans la voix. Elle se penche encore plus, pour passer la tête sous celle de Jean-Philippe et réussir à capter son regard. Il ferme les yeux, comme pour se concentrer très fort sur la réponse à formuler. Il aimerait faire un jeu de mots avec son prénom, en rapport avec la littérature, Maud Amour, Maud Esprit, ou lui dire qu'elle a un physique de Top Maud Elle, mais ce genre de blague, ça passe plus difficilement lorsqu'on est bègue et que dire son prénom est déjà une épreuve.

— J... J... Jean... Jean-Phil...

J'enfile. Pour lui donner un prénom comme ça, son père devait forcément savoir qu'il finirait bègue, ou bien il a tout fait pour qu'il le devienne. *Vieux con.* Il rouvre les yeux, et voit ceux de la femme plantés dedans. Bleus. Beaux. Rassurants.

Il déglutit.

— J... Jean-Philippe.

Cette fois, les trois syllabes sont presque sorties toutes seules. Il ose alors se retourner, pas encore pour lui faire face directement, mais au moins pour la voir sans l'obliger à se contorsionner. Elle se redresse. Sourit. Un sourire bienveillant. *Alors c'est à ça que ressemblerait le sourire d'une mère ?* se demande-t-il. Pourtant, cette femme a l'air jeune. Moins de trente ans, c'est certain. À moins qu'elle ne fasse pas son âge.

— Et donc, Jean-Philippe, vous cherchiez un livre en particulier ?

Son sourire continue d'exprimer la même bonté. Il repense à la libraire qui lui avait refourgué *Cinquante Nuances de Grey* et à son sourire mesquin, narquois. Celui de cette femme – de cette fille ? À partir de quel âge doit-on dire femme ? – n'a absolument rien à voir. *C'est fou, comment quelques muscles du visage rendent possible une telle variété de sourires...*

— N... N... J...

Elle pose à nouveau la main sur son épaule.

— J... Je ch...

Il se force à avaler sa salive. *Si seulement on pouvait ne communiquer qu'avec des livres, ce serait plus simple...*

— Je ch... Je cherche un livre pour un a... Pour un ami.

Elle sourit de plus belle.

— Quel genre d'ami ?

— Un a... Un ami qu... qui est plutôt s... so... solitaire.

Bizarrement, face au regard et au sourire de cette fille, Jean-Philippe se sent moins gêné qu'avec les autres vivants. Les mots lui viennent plus facilement.

— Parce qu'il n'aime pas les gens, ou parce qu'il n'ose pas

aller à leur rencontre ?

Silence.

— Parce qu... Parce qu'il ne p... Parce qu'il ne peut pas, parvient-il à articuler en baissant la tête.

Elle hausse les sourcils. Semble méditer sur ce qu'il vient de répondre. Après une dizaine de secondes de réflexion, elle fouille dans son sac, et en sort un livre dont émergent une dizaine de petits marque-pages multicolores.

— Tenez, je vous offre celui-ci alors. Je viens de le terminer. Je pense que ça devrait vous... que ça devrait convenir à votre ami !

Jean-Philippe saisit le bouquin. *Le temps qui va, le temps qui vient*, de Hiromi Kawakami.

Le soir-même, il se rend au cimetière, où il retrouve la tombe de son ami Pierrot.

— Mon vieux, tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé aujourd'hui. J'ai rencontré une...

Il voudrait raconter son aventure à la librairie, parler de Maud, de ses yeux, de son sourire, de cette légèreté qu'il a fini par ressentir en sa présence quand elle posait sa main sur son épaule. Il voudrait demander si c'est ça, tomber amoureux, avouer qu'il s'en veut d'avoir dû paraître aussi bête, qu'il regrette de ne pas avoir osé lui demander son adresse pour lui écrire, parce que le téléphone, il n'en utilise pas, évidemment, qu'est-ce qu'il dirait dans le combiné, et sans son adresse, il ne pourra pas lui proposer de se revoir. Il voudrait exprimer tant de choses, mais même dans sa tête, il ne trouve pas les mots.

Il sourit. Émet un petit rire nerveux.

— Quelqu'un m'a offert un livre pour toi !

Il ouvre alors le livre vers le milieu, sur un passage signalé par un marque-page jaune, et commence à lire à voix haute.

« Je pensais que je ne décidais de rien. J'avais cru que tout se passait en-dehors de moi, que c'étaient les autres qui tranchaient. Mais je faisais fausse route. J'avais vécu, je vivais, et cela suffisait à déterminer les choses à chaque instant. Loin d'être manifeste, le choix avait lieu d'invisible façon, mais le seul fait de connaître quelqu'un, de le croiser, le seul fait d'être là, de respirer, avait des répercussions. Il était impossible de ne pas être impliqué. »

Ce soir-là, Jean-Philippe reste au cimetière bien après la tombée de la nuit. Après avoir lu son cadeau jusqu'au bout, il s'allonge à même le sol pour regarder les étoiles, les yeux voilés de larmes.